

Les mirages de la vie : [suite]

Autor(en): **Hager, Nelly**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 14

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189738>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'approche à la man. Ma fâi, faut bin derè que l'étâi crâno avoué sè grantès bottès que fourrâve sè canons dè pantalons dedein, et sa man einfatâie eintrémi lè botons dè son gilet.

Ora tsacon arâi volliu assebin liairè clliâo fameuses campagnès iò lè vilhio grognâ rebattâvont l'ennemi tot coumeint se l'aviont détsirenâ dâo recoo, et iò cein lâo fasâi pas mé dè sè branquâ contrè dâi houetanta mille hommo, quand bin n'étiônt que 'na treintanna dè millè, què dè bâirè on verro dè mame. L'est veré que l'étiônt dâi rudo lulus, que tè gagnivont 'na bataille dévant dèdjonnâ tot coumeint se l'aviont battu 'na tsauda à l'èclliyi. N'aviont pas onco, dein cé teimps, dâi turcos, ni dâi zouâves; mâ l'aviont clliâo fameu vortigeu que prevolâvont dè victoire ein victoire; onna cavaléri, coumandâie pè on certain Murat que ma fâi: gâ dè dévant! kâ quand l'aviont passâ cauquiè part, tot étâi nettiyi; et dâi z'artilleu! pourro ami! dâi lulus que portavont lâo pices dè canon quand lè tsévâux lè poivont pas trainâ, que l'est dinsé que sont z'u à la fameusa bataille dè Maringo, què l'ont mémameint passâ per tsi no. Et clliâo terriblio grenadiers dè la garda! clliâo qu'on lâo desâi « lè vilhio grognâ », ti avoué dâi bounets dè sapeu. L'étiônt pî què lo Rhoûno quand débordè; assebin quand lè z'ennemis lè vayont aprotsi, lè mau dè veintro coumeincivont et lo champ dè bataille étâi proupro; kâ s'on volliâvè lâo crensenâ, n'iavâi pas gras: c'étiô lo rebatté que passâvè su on tsamp dè navet qu'on vint dè vouagni.

Mâ assebin l'aviont dâi z'officiers que vayont bé, allâ pî! et n'est pas dâi matolès dè burò que lâo fassont avâi lè galons. Lâi avâi on certain Ney, que lâi desont « lo martsau », que s'èin terivè quasû assebin què Napoléon et qu'a fini, lo pourro diâblio, pè étrè fuselhi pè lè Bourbons; et tant d'autro, et dâi tot bons, et cè qu'on lâi desâi Cambronne, qu'étâi dein la garda et qu'einvoyivè lè z'Anglais sè fèrè fotografiyi à Vaterlo.

Tot cein étâi marquâ dein cé làivro à Djan Luvi et vo dussa peinsâ se lè dzeins aviont invia dè cein liairè. Mâ cé làivro avâi 'na balla foretta et Djan Luvi ne sè tsaillessâi pas dè lo prêtâ. Assebin on dzo que Louis âo syndiquo lo lâi vullie demandâ, Djan Luvi lâi fe: Se te vâo veni lo liairè tsi no, l'est à ton serviço; mâ ne vu pas que saillè dè l'hotò.

Louis âo syndiquo ne vullie pas allâ et sè peinsâ: atteinds, mau-compliéseint, tè vu prâo bailli la mounia dè ta pice! Cein ne manquè pas; la senanna d'après, Djan Luvi lâi fâ demandâ onna granta étsila po lo tatèrèt que dévessâi reteni lo tât dè sa maison; mâ Louis lâi fe repondrè: Se te vâo me n'étsila, vins t'èin servi tsi no, l'est bin à ton serviço; mâ ne vu pas que le saillè dè l'hotò.

LES MIRAGES DE LA VIE

VI

L'anniversaire de la mort de M. Duriage est revenu pour la troisième fois, l'oublieuse Mme Mélinde n'y pense pas; Céline, par délicatesse, n'ose demander la permission d'aller au cimetière, cependant elle veut remplir ce devoir sacré.

— Maman, dit-elle, permets-moi d'aller passer la journée avec Mme Amurat et Juliette, de revoir la mer, de me rappeler tout ce que j'aimais tant autrefois.

Mme Sauze se propose d'accompagner la jeune fille, et dès qu'elles sont en voiture, elle lui dit qu'Elio a deviné la pieuse visite qu'elle voulait faire:

— Je vous laisserai seule au cimetière, la voiture vous attendra et vous ramènera à la bastide Mélinde.

Céline l'embrasse avec la plus ardente affection, des larmes de reconnaissance dans les yeux.

La bonté est un don sublime, les âmes généreuses ont un reflet divin qui illumine autour d'elles l'obscur chemin de la vie.

La jeune fille entre, le cœur vibrant d'émotion contenue, dans la nécropole; elle parcourt les allées silencieuses, respirant les émanations des plantes, écoutant le murmure des insectes, les cris et les chants des oiseaux et arrive à la tombe vénérée.

Quelle touchante surprise l'attendait! Les plus belles fleurs croissaient autour du monument, de magnifiques couronnes d'immortelles en ornaient le faite.

Céline s'agenouille en pleurant et, dans un élan de gratitude, elle remercie Elio.

Puis elle reste ahimée dans un monde de pensées tour à tour ardentes et douloureuses.

— Que vais-je devenir? se dit-elle avec angoisse. La maison de ma mère est pour moi presque une maison étrangère... Retourner à Paris?... Dans quel but?... Epouser Elio?...

Elle frissonne; jamais elle ne pourrait consentir à ce sacrifice d'elle-même.

Le vide de son cœur l'opprime!...

Tout à coup le ciel se couvre, une rafale s'élève et soufflé avec violence; Céline se relève, elle avait perdu la notion du temps.

Une crainte aiguë lui serre le cœur: si sa mère allait la rejoindre chez Mme Amurat? Elle devinerait la cause de son absence, de tristes souvenirs se réveilleraient en elle, et faire de la peine à sa mère est une faute inexcusable.

Elle embrasse la tombe, essuie ses larmes et veut s'éloigner: un coup de vent, précurseur du mistral, la rejette sur la pierre; elle est obligée de se retenir à un cyprès.

Enfin, elle reprit courage, essaya de marcher en luttant contre le souffle orageux, et, au détour de l'allée, rencontra Ludovic:

— Vite, prenez mon bras, dit-il, un orage aussi terrible qu'inattendu va éclater; hâtons-nous pour arriver à la bastide avant votre mère.

Elle voulut le remercier, le vent lui coupa la parole; elle s'appuya sur son compagnon toute émue, et, d'un pas rapide, ils se hâtèrent vers la sortie, où la voiture les attendait.

Le cheval piaffait d'impatience et donnait des signes de terreur. A peine les jeunes gens furent-ils montés qu'il partit comme un éclair, insensible à l'appel du cocher, à ses efforts pour le retenir.

— Nous sommes perdus! dit Ludovic; Elio voudrait bien être à ma place, et je crois que je la lui céderais volontiers.

— Hélas! dit Céline pâle, mais très calme, un malheur est inévitable; je le regrette pour vous, et ce qui augmente ma peine, c'est d'en être la cause. Que ne puis-je mourir seule!

Ils fermaient les yeux, emportés dans une course vertigineuse, attendant que le premier obstacle les mit en pièces.

— Nous sommes bien jeunes pour quitter ainsi la vie, pensait Ludovic; mais comme cette Céline est coura-

geuse ! pas un murmure, pas une larme, pas un cri : c'est une vraie Française !

Et Céline se disait : « Pourvu que Ludovic survive, et que je meure sans trop souffrir, surtout sans être mutilée ! »

(La fin au prochain numéro).

OPÉRA. Notre saison d'opéra, qui s'ouvrira le 11 courant, fera d'autant plus plaisir que nous n'avons eu l'année dernière que deux soirées lyriques données par une troupe allemande, en passage, et qui ont suffisamment montré combien ce genre aurait peu de succès chez nous. Nous souhaitons donc à notre nouveau directeur, M. *Thaon*, qu'on dit très qualifié, du reste, une entière réussite. Il nous arrive avec une troupe bien composée, un répertoire très varié, contenant plusieurs charmants opéras comiques qui n'ont pas encore été donnés sur notre scène. Il s'est en outre assuré le concours d'une artiste célèbre, Mme *Galli-marié*, que nous aurons le plaisir d'entendre dans deux de ses meilleures créations, *Mignon* et *Carmen*.

Lundi 4 avril, à 8 heures du soir, salle des Concerts du Casino-Théâtre, *Audition-conférence* de M. FRANCIS PLANTÉ, l'artiste si aimé, si préféré de tous. Le programme sera improvisé par le célèbre pianiste devant ses auditeurs, et cette séance offrira aux élèves et aux amateurs de bonne musique le plus vif intérêt. — Billets à l'avance à la librairie Tarin.

Réponses et questions.

Les cinq villes de France dont les noms peuvent s'écrire à rebours sans changer, sont : Callac (Côtes-du-Nord), Laval (Mayenne), Noyon (Oise), Senones (Vosges), Serres (Hautes Alpes). Les noms de quelques autres villes de France peuvent aussi répondre à la question. — 25 réponses justes. Le tirage au sort a donné la prime à M. J. Taillens, fils, à Lausanne.

Passe-temps.

.....
.....
.....
.....
.....

Remplacer les points par des lettres, et trouver horizontalement et verticalement : 1° Une consonne. 2° Ce qu'on voit de loin dans un port. 3° Un ancien peuple africain. 4° Une haute montagne. 5° Une des lanières d'un harnais. 6° Un des points cardinaux. 7° Une voyelle.

Prime : Un couteau de poche.

Boutades.

Un vieux médecin militaire, accompagné de quelques élèves, fait sa visite quotidienne à l'hôpital.

— Messieurs, dit-il, j'ai remarqué que les musiciens qui soufflent dans des instruments sont particulièrement sujets aux maladies de poitrine. Aussi, dès qu'on m'amène un phtisique, je commence par lui demander : « Etes-vous musicien ? »

Au même moment on voit s'approcher un malade, les yeux baissés, les pommettes décharnées, tissant et crachant à rendre l'âme. Le médecin le toise du regard :

— Je parie que vous êtes musicien ?

— Oui, major.

— Vous voyez bien, messieurs, quand je vous le disais !

Puis, se tournant de nouveau vers le malade :

— De quel instrument jouez-vous ?

— De la grosse caisse.

On parle devant un valet de chambre des progrès de la science et de l'industrie, entr'autres d'une nouvelle locomotive qui parcourra 50 kilomètres à l'heure.

— Cinquante kilomètres ! s'écrie le valet de chambre avec des yeux arrondis par l'admiration. Mais il réfléchit un moment et murmure en hochant la tête :

— Oui, sans doute, c'est très beau ; mais les voyageurs qui n'auront que 30 kilomètres à faire ?...

Au dessert.

Un des invités parle d'une chanson grivoise, qui fait florès au quartier latin.

— Oh ! chantez-nous-la, dit la comtesse de Santa-Grue.

— C'est impossible, elle est vraiment trop raide.

— Eh bien ! reprend la comtesse, dites-nous seulement les paroles !

Au café. — 1^{er} joueur annonçant son jeu : cinq cœurs !... — 2^{me} joueur : cinq heures !... fichtre ! je me sauve, j'ai du monde à dîner.

Entendu au recrutement du landsturm :

— Avez-vous encore des effets militaires ?

— Oui, monsieur, des galons.

— Des galons de quoi ?

— Des galons.

— Mais de quoi, s'il vous plaît ?

— Oh ! rien que des galons, parce que je les ai dé cousus.

Un autre landsturm voulant se rendre compte des effets militaires qui lui restaient avant d'aller se faire inscrire à l'Hôtel-de-Ville, cherchait vainement une vieille giberne.

— Mais, ma giberne ? dit-il à sa femme, j'avais une giberne ;... où diantre est-elle ?

— Tu cherches ta giberne ?... mais que ne me l'as-tu dit plus tôt ; il y a longtemps que je m'en suis fait une tournure.

L. MONNET.

ENCRE D'AARAU, noire fixe et communicative. Ces encres, soigneusement éprouvées, se recommandent non seulement par leur prix modique, mais par une constante limpidité et le beau noir auquel elles passent en séchant. L'encre communicative donne des copies très nettes plusieurs jours après l'écriture. — Seul dépôt à Lausanne, papeterie Monnet, rue Pépinet, 3.